

L'ART MUSICAL

REVUE MENSUELLE CANADIENNE

-- BOITE POSTALE 2181 --

TELEPHONE 1080.

LA CIE DE PIANOS PRATTE, PROPRIETAIRE
1676, RUE NOTRE-DAME.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

UN AN (Campagne)	\$1.00
UN AN (Ville et distribution à domicile)	1.15
En dehors du Canada et des Etats-Unis	1.25
LE NUMERO	15 Cts

NOTE DE L'ADMINISTRATION

On demande des agents dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis, pour vente au numéro, les abonnements et les annonces de L'ART MUSICAL. Inutile de faire application sans fournir les plus sérieuses références.

On paiera une commission libérale.

S'adresser ou écrire à L'ART MUSICAL, 1676 rue Notre-Dame, Montréal.

AVIS A NOS CORRESPONDANTS

Nous informons nos correspondants et collaborateurs de bonne volonté que tous les communiqués, toutes les demandes d'insertions doivent nous être parvenus avant le **PREMIER DE CHAQUE MOIS**. Cette date passée, nous serions obligés de remettre la publication, s'il y a lieu, au numéro du mois suivant.

LA REDACTION.

LE SPAHI

Le *Spahi* poème lyrique en quatre actes, tiré du *Roman du Spahi*, de M. Pierre Loti, par MM. Gallet et Alexandre, musique de M. Lucien Lambert (première représentation le 18 octobre 1897).

L'ouvrage que l'Opéra-Comique a reproduit le mois dernier avait été, paraît-il, refusé par M. Carvalho il y a deux ou trois ans. Les auteurs eurent alors l'idée de l'envoyer au concours de la Ville de Paris où il obtint le premier prix consistant—exceptionnellement—en une somme de trente mille francs destinée à être touchée par le théâtre qui monterait la partition couronnée. C'est donc à cela que nous devons d'avoir vu, place du Châtelet, le poème tiré du roman de M. Pierre Loti, par MM. Louis Gallet et André Alexandre, à la demande du jeune compositeur, M. Lucien Lambert.

Que M. Lambert ait été séduit par la couleur du récit et par la magie du style de l'auteur de *Pêcheurs d'Islande*, je le conçois aisément ; qu'il y ait vu matière à drame lyrique ou à opéra, voilà ce que je ne puis m'expliquer. Car les livres de Loti ont tout ce qu'il faut pour ne pouvoir être déçupés en scènes dramatiques, les situations en étant presque totalement absentes et leur attrait résidant bien autrement dans le charme et la justesse de la description que dans l'intérêt du sujet.

Comment, en effet, voulez-vous—pour ne parler que de la pièce en cause—tenir en éveil l'attention du spectateur avec une histoire de chasseur d'Afrique aimé d'une petite esclave sénégalienne, sorte de Lakmé perverse, que le spahi, grâce à un talisman, se met à aimer aussi,—oh ! d'un amour peu solide, puisque le jour où il s'aperçoit que, pour se faire plus belle et s'acheter un bijou afin de lui plaire, d'avantage, elle a dérobé à son amant quelques malheureux francs économisés à grand peine, il veut la chasser impitoyablement.

Il est vrai qu'il cède à ses prières et à son repentir, et qu'à l'heure du dernier combat, lorsqu'une balle ennemie le frappera mortellement, la petite Fatou sera à ses côtés pour lui fermer les yeux.

Est-ce suffisant, je vous demande, pour remplir quatre actes ? Je sais bien qu'on a eu recours, comme dans tous les cas similaires, aux traditionnels épisodes pour corser autant que possi-

ble l'action et qu'on nous a servi une fois de plus l'inévitable tableau du marché, le chœur à boire, la berceuse de Fatou pendant la sieste de son amant, la lettre du soldat à ses vieux parents (lettre que lit M. Badiali en la glissant dans son dolman !...), les regrets du pays natal, les scènes de camp, sans oublier, bien entendu, la classique cérémonie religieuse. Mais avec la meilleure volonté et malgré l'habileté des acteurs, je crois qu'il est impossible de trouver dans tout cela matière à de nombreux développements scéniques. Sujet de cantate, soit, mais sujet de drame lyrique, jamais, car non seulement il ne peut nous intéresser, mais encore il ne pourrait donner au musicien aucun caractère à tracer, aucune situation à aborder franchement. Aussi, voyez le résultat ! M. Lucien Lambert, malgré ses aptitudes très réelles et son incontestable talent, n'est parvenu qu'à écrire une partition assez grise, dans laquelle les jolies coins et les pages de grâce ne manquent pas, mais où, malheureusement, l'unité, la ligne, l'émotion font presque complètement défaut et c'est grand dommage, en vérité, de voir un tel musicien s'égarer dans des morceaux épisodiques, des romances inutiles, alors que nous sommes en droit d'attendre de lui des *tranches de vie*, des scènes de passion véritable, de profond désespoir.

Ces réserves une fois faites, je suis plus à l'aise pour vanter, comme il convient, les belles qualités musicales du *Spahi* et pour constater que les parties qui ont le mieux inspiré M. Lambert sont les parties de charme et de fraîcheur qui ont été vivement applaudies et qui méritaient de l'être.

Parmi celle-ci je citerai particulièrement la ravissante berceuse que murmure, au second acte la petite esclave Fatou. Le public l'a bissé d'enthousiasme à Mlle Guiraudon, qui l'a chantée merveilleusement et qui, dans le cours de la soirée a témoigné de progrès véritables.

De bien jolies choses seraient à signaler dans le duo d'amour et dans la prière arabe ; cette dernière est une des seules parties de l'œuvre où l'auteur ait paru se soucier un peu de la couleur locale, presque entièrement absente de l'œuvre nouvelle, au grand déplaisir de ceux qui espéraient y trouver comme un écho musical des phrases de Pierre Loti.

Une autre déception fut le chant de volupté qui termine le second acte et que M. Lambert semble avoir composé en songeant surtout aux jeunes gens et aux jeunes filles qui jadis n'allaient à l'Opéra-Comique que... pour le bon motif.

Quand j'aurai signalé les très réels mérites d'expression du dernier acte et que j'aurai constaté les agréables détails d'orchestre que M. Luigini, l'excellent chef adjoint de M. Danbé, a fort bien mis en lumière, je n'aurai plus qu'à faire des vœux pour le succès durable de l'opéra nouveau. Car le *Spahi*, je tiens à le répéter, est, malgré les réserves qu'il commande, une partition d'incontestable valeur, qui prouve que son auteur est admirablement armé pour la lutte et pour la victoire.

FERNAND LE BORNE.

Un beau matin, Verdi oublia son chapeau dans un salon de l'hôtel Maggiore, à Montecatini. Un couple vint déjeuner dans cette pièce et le mari voulut reporter le chapeau à son propriétaire. Mais la jeune femme s'y opposa, heureuse de posséder un si précieux objet. Une discussion entre les époux s'ensuivit. Mais voici que survint un autre voyageur. Il déclara que le chapeau lui appartenait. Surprise et chagrin de la dame qui abandonna sa relique, et colère le lendemain, quand elle apprit que le troisième larron avait employé ce stratagème pour devenir possesseur du chapeau de l'auteur de *Falstaff*.